

raison.

n°6 - 21 décembre 2022

Sommaire

Christian Bobin, Roger Wallet	1
«Heureuse alliance», Pierre Rosset	2
Lire vite, Roger Wallet	4
«Catarina ou la beauté de tuer des fascistes», Meissa Khelladi	6
«Petit traité des vices et des vertus», Élie Hernandez	9
«Que voyons-nous venir?», Michel Deshayes	12
«Un monde de salauds souriants», Michel Le Drogo	17
«La nouvelle»	18
«Quelques miscellanées précieuses», Le Petit Libraire	19

Christian Bobin



Christian Bobin est mort il y a juste un mois. Je l'avais rencontré au printemps 97 au Creusot : il y résidait depuis toujours et j'y étais en reportage pour la Fédération de Tennis de table... Heureusement pour moi le président de l'Union pongiste le connaissait et, pour curieuse que fût ma demande, il le contacta. Je n'avais encore publié aucun livre mais, de lui, j'en avais lu plu-

sieurs : *Une petite robe de fête*, *Isabelle Bruges*, *La folle allure* et surtout *La plus que vive*, qui me marqua durablement.

J'étais à peine plus âgé que lui. Il eut tout de suite ce sourire bienveillant qu'on lui connaît. Je lui dis d'emblée à quel point ses livres me touchaient. Il me demanda si j'avais un de mes textes et je lui tendis la nouvelle primée par L'Huma l'année précédente (*La chanson de Carco*). Il s'assit à l'écart et la lut. Quand il revint vers moi il hocha la tête et me dit «*Je trouve toujours très émouvant de lire un texte qui pourrait être de soi*». Il insista, ce n'était pas des paroles de circonstance, vraiment il retrouvait

des éléments de sa propre sensibilité. Mais je ne cherchais pas son assentiment, je voulais lui parler de *La plus que vive*.

Et d'abord ce titre, qui est l'un des plus beaux que je connaisse. Il m'avoua avoir longtemps tourné autour avant que son dépouillement s'impose. Comme une réponse à ce vide que la mort creuse. Un hymne à l'amour, à la vie, au rire. Quand il avait perdu son amie de cœur Ghislaine, il avait d'abord pensé qu'il n'écrirait plus. Mais, porté par sa foi - le versant de son écriture qui m'est totalement étranger - les mots lui vinrent.

«*Tu meurs à quarante-quatre ans, c'est jeune. Aurais-tu vécu mille ans, j'aurais dit la même chose : tu avais la jeunesse en toi, pour toi. Ce que j'appelle jeune, c'est vie, vie absolue, vie confondue de désespoir, d'amour et de gaieté.*»

Nous parlâmes de la fameuse «*imagination*» qui définirait l'écriture. Il convint que la chose lui était étrangère. Mais, me dit-il, s'inscrire dans la vérité des choses ne signifie pas que l'écriture soit «*du journalisme*». Il me questionna sur ma nouvelle et me demanda si tout y était vrai. Je lui répondis que vrai, oui, mais parfois vrai comme une chose à laquelle j'ai pensé, pas comme ce qui est réellement arrivé. Il sourit : «*Alors dépêchez-vous d'écrire un livre, j'ai hâte de vous lire...*»

Roger Wallet

Heureuse alliance

« Dans la terre, quand tombe un grain de blé
C'est l'espoir qui va bientôt germer »

Enrico Macias, *Le grain de blé.*

Ah ! Cette heureuse alliance qui (par le savoir-faire de nos boulangers) amène ce 30 novembre 2022 la baguette dans le patrimoine immatériel de l'Humanité de l'UNESCO. Pour Thierry Marx, cette dernière « est le trait d'union entre nous, les Français, et ça, c'est magique ! »... Je partage avec lui cette magie. Et me pose, en même temps, une question : à quand l'entrée du béret dans ce patrimoine?...



Mais quelle est cette alliance ? D'abord un bon blé, puis de la bonne farine pour faire du bon pain ! Cette affirmation fera sans aucun doute l'unanimité. Surtout si c'est pour réaliser un des six millions de « jambon beurre » vendus chaque année en France.

Alain est l'un de ces fabricants de sandwich. Il a une vision particulière de celui-ci. Une vision XXL, le Miam-Miam. C'est dans une échoppe qu'il a

reprise en 2005 qu'il le réalise. Gourmand et généreux il n'utilise que des bons produits en quantité largement suffisante. Debout devant son comptoir et son « piano » d'ingrédients, à l'aise dans son polo noir, nous le voyons empiler ces derniers les uns sur les autres. D'abord l'huile d'olive et la salade bio, puis le comté (choisi après de gourmandes dégustations chez son épicier) qu'il découpe en larges fines tranches et le jambon de Toscane (choisi aussi après dégustation), les tomates...

Il ne sait pas si c'est un vrai sandwich, mais il a une idée : « Mon idée c'est que je veux rendre les gens heureux ». N'est-ce pas là une bonne idée ! Surtout quand elle vient d'un thérapeute qui a exercé pendant vingt ans. S'il n'est plus très jeune il est toujours heureux. Alors que le journaliste lui demande à quand la retraite. Alain lui répond : « C'est pas le moment de se retirer. Pas encore ». ²

Convaincu par ses propos (et peut-être aussi par cette innovation XXL) et désirant être heureux, je me fais une joie gourmande de partager avec mon épouse son sandwich lors d'un passage à Paris, au Marché des



enfants rouges.

Ah ! Le bon pain. Cela pourrait être le slogan de Quentin, le boulanger de trente-deux ans à la tête de plusieurs boulangeries (*Le pain du Gone*) et qui « se décrit comme un boulanger-paysan ». C'est, écrit le journaliste Jean Thibert, « au sortir de son périple chez les Compagnons du Devoir et du Tour de France en 2007 qu'il débute réellement son aventure entrepreneuriale et familiale » (Thibert, 2019³). Je ne m'étendrai pas sur cette entreprise familiale où père, frère et cousin se sont engagés dans la culture du blé bio, l'ouverture de nombreux marchés et de boutiques de vente.

Ce qui est intéressant c'est bien son engagement et sa créativité. C'est impressionnant : 26 pains au levain différents (pour ne parler que d'eux, parce qu'il y a aussi les sandwichs, les pizzas, les salades sous l'appellation « Prêt à manger » et les viennoiseries) sont présentés sur son



site. La croûte des pains y est fort alléchante. Les amoureux du bon pain ne pourront que s'en réjouir et imaginer d'énormes tartines de pâtés, de fromages, de confitures (attention, ça dégouline!)... Et de sandwichs créatifs. Mais si Alain a une idée, Quentin a, lui, une devise « Plus que du bon pain, un état d'esprit ». Un état d'esprit, pour gourmand heureux !

Ayant de la famille dans le Rhône et plus précisément à côté de Villefranche-sur-Saône (là où il y a l'une de ses boutiques) je ne manquerai pas à la prochaine occasion d'aller y faire un tour avec mon épouse. Cette dernière a d'ailleurs déjà envoyé la bonne adresse à sa sœur.

Ah, le pain médiatisé!... Dans un autre *Météo à la carte* un chef cuisinier présente son « pain perdu » : une épaisse tartine de gros pain trempé dans un appareil réalisé avec du lait, des œufs, du sucre (peut-être aussi de la vanille) et passé à la poêle... C'est un dessert simple, économique et rapide à réaliser.

Découvrir tout cela à la télévi-

sion et sur internet me détend et, il me semble, me rend aussi heureux. C'est passionnant et cela invite aux voyages... même si ceux-ci ne sont quelquefois que des rêves...

En attendant, j'ai la chance d'avoir en bas de ma rue un bon boulanger plusieurs fois médaillé pour son pain « tradition ». J'aime son pain, en mouillettes dans un œuf à la coque ou au plat. En tartine avec de l'huile d'olive et du coulis de tomate (comme à Barcelone). En croque-monsieur ou seul avec une tranche de lard du charcutier de ma rue aux multiples médailles de concours ou avec un tchiot morceau de fromage(s) les soirs de farniente devant la télé, avec une bière locale ou un verre de vin des Jumeaux, nos heureux fournisseurs de Beaujolais-village aux nombreuses médailles d'or.

Quand il est trop rassis, je l'aime en croûtons dans la soupe à l'oignon ou à la tomate, en petits morceaux dans l'omelette au lard ou au fromage. Et quand il est trop dur je le transforme en pudding (avec des raisins secs trempés dans le rhum, des quartiers de pommes cara-



panade

mélisés, des abricots déshydratés). Ou bien encore, mouillé avec du lait, en fond de quiche ou en fond de pizza avec les restes du frigo (jambon, fromages, tomates...). Pour utiliser le pain rassis, ma mère nous faisait souvent de la panade : une soupe avec du pain, du lait et souvent un œuf.

Pain blanc, pain noir. Au seigle, sans seigle... Avec des graines de pavot ou de sésame, des olives, du beaujolais nouveau (en novembre et décembre) et nature, bien sûr... Pain court, long ou en boule... J'aime encore !

J'aime le pain frais sortant du four avec un morceau de beurre salé de Bretagne. Ou avec du maroilles picard trempé dans mon café. Je l'aime également grillé au four avec de la confiture de cassis, de la gelée de groseilles, de la compote faite maison avec les pommes offertes par des amis ou encore avec le beurre du fromager...

Il nous est arrivé d'accueillir (entre autres) une étudiante pendant sa formation universitaire. Son père cultivait le blé bio. Un jour il décida d'en faire de la farine. Puis du pain. Il livrait celui-ci du cœur de l'Oise jusqu'à Amiens et Paris... Il ne le disait pas, mais je pense qu'il était heureux de mettre en valeur (et faire reconnaître) son travail. J'aimais aussi son pain... Il avait chez nous à table un statut particulier. C'était le pain pour le fromage, notamment le

roquefort ou le camembert... et l'occasion de boire un verre de vin. Cette heureuse alliance me rappelle une publicité (sans doute une des plus pertinentes) : « du pain, du vin et du boursin ».

Enfin, Alain et Quentin, de manière bien différente, nous offrent la même chose : la gourmandise. Pour l'un à consommer de suite, telle quelle. Pour l'autre à concevoir à la maison. Dans les deux cas, le pain sorti

des fours des maîtres boulangers inventifs est incitation à cette gourmandise. Ce pain, que j'aime de toutes les manières et, j'ose le dire, j'ai la connaissance de quelqu'un qui plus que moi, sans doute, « adore le pain »...

C'est samedi. Nous avons acheté sur le marché un pain artisanal aux noix. Il accompagnera sans démeriter la salade d'endives de ce dimanche.

Pierre ROSSET

PS : Alain a repris à son compte l'expression d'une enfant de deux ans et demi « Monsieur Miam-Miam » pour en faire sa marque :

Paris/Miam-Miam/Club.

1. In francetvinfo du 1^{er} décembre.
2. Météo à la carte du 22 septembre 2022 sur Fr3.

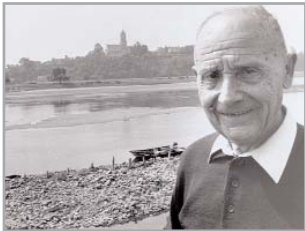
Voir aussi :

<https://www.youtube.com/watch?v=6P2bMiykl5k>. L'on y apprend qu'il a aussi un restaurant...

Thibert, Jean, *Le Pain du Gone : le bon sens paysan du blé au consommateur*, 8 août 2019, *Tout Lyon*.

lire vite

En janvier 1950, Julien Gracq publiait « *La littérature à l'estomac* », pamphlet dans lequel il dénonçait les mœurs littéraires et la course à la notoriété. En 51 son ouvrage « *Le rivage des Syrtes* » lui valait... le Goncourt ! Il le refusa spectaculairement.



Il sera imité en 2016 par Joseph Andras qui refusera le Goncourt du premier roman pour « *De nos frères blessés* ». Il expliquera que « la compétition, la concurrence et la rivalité sont à [s]es yeux des notions étrangères à l'écriture ». Et, cinquante-deux ans plus tôt, Jean-Paul Sartre avait, lui, refusé le Nobel.

L'histoire de la littérature abonde de ces débats, et surtout d'exemples de manuscrits refusés avant de connaître un succès de librairie, à commencer par « *La Recherche* » de Proust, que refusa d'abord André Gide chez Gallimard.

Je laisse au Professeur Hernandez le soin de disserter sur le sujet. Ce n'est pourtant pas par l'habituel « *Des goûts et des couleurs...* » que je compte m'en tirer à propos du dernier Goncourt, « *Vivre vite* » de Brigitte Giraud.



Je n'avais pas encore lu cette auteure. Ce fut donc une découverte dans laquelle je me lançai sans arrière-pensée. Deux cents pages courtes (à peine une minute de lecture silencieuse par page) et deux heures trente de lecture. Une soirée. Une trentaine de petits chapitres.

L'exergue de Patrick Autréaux intrigue : « Écrire, c'est être mené à ce lieu qu'on voudrait éviter ». Le livre de Brigitte Giraud ne parle que du décès accidentel du mari de la narratrice. Mais pourquoi « être mené » ? Elle n'y est pas menée, c'est elle qui le choisit. Le verbe au passif laisse donc entendre que l'auteur ne choisit pas, ou pas tout à fait, ou pas seul, ce qu'il va écrire. Un avatar de ce que l'on nomme ordinairement l'inspiration. Le pronominal « se laisser mener » atténuerait les choses. Le plus juste serait non pas d'écrire mais de *se souvenir*. Et en effet le livre se présente comme un souvenir

si précis, si fidèlement relaté qu'il ne laisse nulle place à l'affabulation, même si çà et là quelques doutes subsistent quant à la véracité absolue du témoignage puisque l'auteure était absente au moment des faits.

Les faits - le mari de la narratrice se tue à moto dans les rues de Lyon, sur l'engin féroce ment sportif de son beau-frère - sont racontés chronologiquement. Vingt-trois chapitres reviennent sur l'enchaînement inéluctable des événements, vingt-trois chapitres dont le titre commence par « Et si... » et qui évoquent à chaque fois ce qui apparaît comme un mauvais choix.

À commencer par la hâte de la narratrice à signer l'acte d'achat de leur nouvelle maison, à insister pour en avoir les clefs au plus vite et à autoriser son frère à y garer sa moto japonaise si dangereuse que sa vente est interdite au Japon. Cette construction est véritablement une trouvaille qui dynamise le récit. Même si la moto donne lieu à six chapitres différenciés de façon un peu captieuse.

Donc Claude se tue en dérapant avec la Honda Fireblade.



Évidemment le fait divers, qui ferait une demi-page dans le journal, a besoin d'être étoffé et de s'incarner dans des personnages - le texte de Brigitte Giraud y réussit parfaitement. D'où viennent alors mes réticences en tant que lecteur? Ce ne sont pas les fautes d'orthographe, si fréquentes dans les *Poche* et dans la presse qui n'a plus de correcteurs. Je n'en ai relevé que deux avérées: un passé simple au lieu de l'imparfait du subjonctif (p. 67: « à moins que... ce fut son chef... ») car à moins que se construit avec le subjonctif; et une faute inverse (p. 99: « ... après qu'il se soit fait voler... ») car après que se construit avec l'indicatif, puisque ce qui suit n'est plus une supputation mais un fait avéré. J'y ajouterais volontiers le féminin « maline » puisque malin fait, au féminin, « maligne » mais je note que la suppression du g est autorisée dans le *Trésoir de la langue française informatisé*...

Non, c'est le style même de l'auteure, cette façon qu'elle a d'écrire comme si elle allait faire une chronique radio, ces manières de femme intarissable constamment prise dans une conversation entre voisines, de... oui, de jacasseries. Tout est prétexte à divaguer.

« Je ne sais comment fonctionnent les feux de circulation, depuis leur première apparition sous forme de lanterne à gaz pivotante, dans un quartier de Londres en 1868 où il a fallu pou-

voir stopper les trains qui traversaient au coin de Bridge Street, actionnés par un agent de police en faction, mais on peut imaginer que des ingénieurs les réglent de nos jours en fonction d'études sur le flux, pour qu'une rue absorbe le trafic de la façon la plus fluide possible. »

« *La plus fluide possible* » correspond bien à l'écriture de l'auteure dans le sens de *qui coule aisément*. On la sent à ce point parler que je me suis demandé si elle n'avait pas, en effet, raconté oralement son histoire avant qu'un logiciel ne la convertisse en mots écrits.

Évidemment, le procédé n'est pas avare en répétitions, en redites - qui correspondent bien à l'idée centrale du roman? récit? d'une narratrice obsédée par un imbécile enchaînement de faits et de sa bien involontaire responsabilité en l'affaire.

Le principal écueil de ce style d'écriture: à force de bavardages, tout est dit. Il ne reste plus aucune place au lecteur, sinon à épouser les interrogations que lui dicte la narratrice. Or nombre de ces interrogations, le lecteur n'a pas besoin qu'on les lui énonce, elles lui viennent naturellement. Alors à quoi sert d'avoir un auteur? La limite stylistique de ce livre est celle-ci: où est la place du lecteur? Il est simplement l'auditeur de cette confession volubile. Mais cela suffit peut-être pour un Goncourt...

Roger WALLET

Au théâtre :
« Catarina et la beauté
de tuer des fascistes »



Le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, récemment nommé à la direction du Festival d'Avignon, reprend sa pièce, « Catarina et la beauté de tuer des fascistes », parabole sur la montée de l'extrême-droite en Europe et la justification de la violence.



Cette pièce, qui montre l'importance de l'héritage culturel, raconte l'histoire de Catarina,

jeune fille portugaise, qui doit se soumettre à la tradition annuelle de la famille : tuer un fasciste pour honorer la tradition de l'arrière-grand-mère qui faisait ça il y a des années¹. Ce titre peut nous interloquer : en effet, comment les mots *beauté* et *tuer* peuvent-ils être associés dans une même phrase ? Ce titre révèle tout le but de la pièce. La beauté est associée au « plaisir » d'éliminer un fasciste, ce qui peut être interprété de plusieurs façons.

Cette pièce peut nous interroger sur plusieurs sujets. Déjà, sommes-nous légitimes, nous, individus de la société, à ôter la vie d'un autre individu ? Et si cet individu est fasciste, est-ce une raison assez importante pour motiver cet assassinat ? Également, au visionnement de cette pièce, on se questionne sur le fonctionnement de la famille Catarina et l'on se demande pourquoi ces rituels et cette façon de fonctionner.

Évidemment, la famille a un fonctionnement très particulier et étrange. Dans un premier temps, chaque membre est propre à lui-même et ils ont tous un caractère, une identité unique les représentant. Certains ont une façon de penser assez singulière, comme le plus âgé qui fait

souvent des métaphores sur les hirondelles, ou la petite Catarina qui, au début, a hâte du rituel mais qui, après, prend son propre chemin et contre les idées de sa famille, notamment sa mère.

Dans les agissements étranges, notons évidemment « l'événement » de la journée, le moment tant attendu : le meurtre du fasciste. La famille a patienté toute l'année pour assister et participer à ce rituel si important pour eux. Dans le déroulement de ces scènes de préparation au fameux moment, je comparerais cette famille à une secte. L'atmosphère installée était angoissante mais dans la mise en scène du début, on croirait à un vrai événement de joie.

Et dans cette famille, comment ne pas parler du cousin de Catarina ?

Ce jeune homme nous semblait si mystérieux et énigmatique. Ses très rares prises de parole visaient toujours à avoir un lien avec la musique. À chaque fin de ses phrases, une musique était associée.

Constamment avec un casque sur les oreilles, il était comme invisible et détaché de la famille. Nous pouvons supposer un traumatisme en raison de ce cérémonial.

Ce personnage plutôt étonnant se révèle très intéressant et l'un des plus captivants.

À la fin de la pièce, tous les membres de la famille meurent sauf le cousin, et le dernier à mourir est l'oncle. Or, pendant



le monologue final du fasciste, toute la famille se relève et ils se placent sur trois lignes de deux personnes, de profil au public en lui lançant des regards à certains moments.

Cette action est pour moi synonyme de révolte, cela pourrait vouloir montrer que plusieurs personnes sont maintenant attentives aux discours fascistes qui sont presque aujourd'hui normalisés.

Les regards pourraient être associés à une prévention ou une mise en garde : faire attention à nos paroles et réfléchir à ce que l'on dit et à ce que disent les autres.

Ou peut-être, est-ce juste une question d'esthétique ? Pour laisser la scène au comédien du monologue et les regards montrent qu'ils veulent que le public réagisse à ce discours politique en suivant la volonté de Rodrigues, comme si les comédiens nous demandaient notre avis sur ces paroles.

Cette famille peut nous paraître assez absurde à première vue car tous ses membres portent le même prénom durant cette

journée. Je pense que ce choix a été fait pour donner un réel hommage à l'arrière-grand-mère, prénommée Catarina, lors du sacrifice. Le fasciste n'a pas non plus de nom précis, ce choix a pour moi été fait pour montrer que ce fasciste pourrait être n'importe qui. Les Catarina choisissent un fasciste quelconque et, pendant la journée, son statut de politicien ne changera rien à la sentence. Et c'est comme s'ils abandonnaient leur identité de tous les jours pour s'adonner complètement au rituel et être une « nouvelle » personne le temps d'une journée pour ne pas avoir de remords par la suite.

Au début, un plateau inoccupé où l'on a placé une table de fête

garnie. Sur la nappe brodée, nous pouvons lire l'inscription en portugais « Não passarão ! » qui veut dire « Ils ne passeront pas ! », reprise du slogan des résistants antifascistes.

En arrière-plan, une cabane faite à partir d'un arbre dans laquelle vit la petite Catarina et potentiellement la famille. Sur le devant de la scène, la famille qui chante, danse et adopte un caractère festif.

Ici, un groupe de personnages se détache sur un décor méditerranéen où la loi du sang, le crime d'honneur auraient encore cours, ça met vraiment en opposition l'ambiance festive du début avec le sentiment de mort croissant pendant la pièce.

Ils sont aussi tous habillés de la même façon, hommes comme femmes, de jupes et de costumes sombres.

Lorsqu'ils préparent la tombe, de la terre est disposée et le vieil homme utilise une pelle pour l'étaler (je n'ai pas de souvenirs précis, je me suis endormie pendant cette scène, à mon réveil j'ai juste entrevu brièvement la disposition du plateau).



Tiago Rodrigues



Pour le sacrifice, une sorte d'estrade est installée au milieu du plateau, le fasciste est ligoté et bâillonné dessus, sur une chaise.

Globalement, la mise en scène restait similaire, les accessoires (corbeille à linge, pelle, table...) ont été changés pour le bon déroulement de certaines scènes et la cabane a été disposée d'une façon différente mais en général, pas de très grands changements. On comprenait la situation même avec un plateau semblable dans chaque scène.

On voit un réel contraste entre le début de la pièce qui nous renvoie à une image joviale de la famille et un jour de fête et l'atmosphère sinistre qui s'installe peu à peu. Quand la petite Catarina s'oppose finalement au sacrifice qu'elle doit effectuer, chaque membre de la famille la sermonne en lui montrant à quel point c'est important pour son héritage culturel et aussi pour sa place en tant que femme dans la société actuelle. On a assisté à des débats virulents notamment entre elle et sa mère, c'était très instructif.

Au fameux moment, Catarina hésite énormément et finit par refuser. Un chaos éclate, l'an-

goisse monte, la musique grandissante dans nos oreilles se mêle aux paroles déconcertantes du cousin.

La balle claque.

Une. Deux. Trois.

Tous les membres de la famille s'écroulent un à un. Sauf le cousin.

Les a-t-il tués? Il est très probable qu'il les ait tués. Le coup est parti de son côté et il est vivant, c'est mon hypothèse.

Qu'en est-il du fasciste?

Celui-ci n'est alors pas mort. Quand la tragédie s'opère, il se détache, se lève, descend de l'estrade, prend un verre de vin, le remplit et le boit d'une traite.

Puis, il se place au centre de la scène et commence son monologue à idéologie fasciste (pendant lequel la famille se relève), qui lui causera des huées, des insultes et des départs de la salle.

Meissa KHELLADI

1. *Catarina Eufemia (1928-1954), jeune journaliste, a été assassinée le 19 mai 1954 par la Garde Nationale Républicaine aux ordres du dictateur Salazar.*

Meissa Khelladi est une jeune lycéenne en classe de 2^{de}. Si elle ne possède pas toutes les clefs historiques propres au Portugal, je suis frappé de constater l'acuité avec laquelle elle fait sienne cette pièce difficile qui partage la critique. Elle l'intègre dans son vécu de jeune Française préoccupée par la montée des idéologies fascistes...

NO PASARÁN

Le cri de ralliement des Républicains espagnols en 1936, face aux troupes fascistes de Franco. Ce slogan politique reste associé à Dolores Ibárruri par la vigueur avec laquelle celle-ci le proclama dès le premier jour de la lutte dans un discours radio-diffusé, puis dans Madrid assiégée quelques mois plus tard.



*Nuits, Jours et nuits sombres
Feu, Sang et décombres
Sang clair des libres Espagnols
Oui pour l'Espagne et la liberté
Un sang pur coule sur notre sol
Pour l'humanité
No! No pasaran! [...]*

De ce poème écrit par Robert Desnos, je ne trouve nulle trace, pas plus que du recueil (sans aucun doute posthume) « Les voix intérieures ».

L'occasion de réécouter Paco Ibanez chanter « *La poesia es un arma cargada de futuro* », de Gabriel Celaya. Et Lorca et Miguel Hernandez et Rafael Alberti...

« Petit traité des vices et des vertus à l'usage des confesseurs et des libertins » par l'Abbé Rebbask



Cette gravure représenterait l'Abbé Rebbask offrant en 1509 son *Traité des Vertus* à la Reine Anne de Bretagne (B.N.F.)

« La Pénitence oblige le pécheur à accepter volontiers tous ces éléments : dans son cœur, la contrition ; dans sa bouche, la confession ; dans son comportement, une totale humilité ou une fructueuse satisfaction. » (Catech. R. 2, 5, 21 ; cf. Cc. Trente : DS 1673).

LES VERTUS

Les 3 vertus théologiques

Foi (PISTIS), Les vertus nées de la Foi - la connaissance, la sagesse, la patience et le courage - sont actives (à polarité positive) et nous demandent d'agir, elles nous obligent à faire un effort.

Espérance (HELPIS). Les vertus nées de l'Espérance - la joie, la persévérance, l'obéissance et la chasteté - sont passives (à polarité négative) et nous demandent un abandon de soi, un état de réception et d'ouverture, de lâcher-prise.

Amour (AGAPÉ). Les vertus nées de l'Amour - le pardon, l'humilité, la concorde et la douceur - sont résultantes :

. *le pardon* naît de la connaissance et de la joie combinées ;

. *l'humilité* naît de la sagesse et de la persévérance combinées ;

. *la concorde* naît de la patience et de l'obéissance combinées ;

. *la douceur* naît du courage et de la chasteté combinés.

Les 4 vertus cardinales

La Justice est bien une intuition fulgurante, elle est liée à la connaissance (innée), c'est-à-dire à ce que l'on possède dès la naissance et qu'il faut bien distinguer du savoir (acquis) que l'on acquiert dans le courant de sa vie. Je parle ici bien évidemment de la Justice en tant que vertu et non pas de la justice humaine bien faillible, hélas. En effet, pour être vraiment juste, il faut avoir un haut niveau de connaissance. Il faut donc parfaitement connaître les

lois qui régissent les divers plans de la création pour pouvoir rendre la Justice. Ainsi, seul Dieu est réellement juste car seul Lui « connaît » toutes ces lois. Un être humain - aussi évolué soit-il, même s'il est une « vieille âme » - ne peut que s'efforcer d'être le plus juste possible selon les éléments dont il dispose.

La Prudence est issue d'une pensée rationnelle et nécessite savoir et intelligence. Le savoir est ce que l'on acquiert par l'expérience ; ainsi le savoir n'est pas seulement livresque mais il est aussi pratique, social, relationnel. L'intelligence est l'aptitude pratique à utiliser ce savoir dans la vie quotidienne. Être prudent, c'est donc user de son intelligence et de son savoir.

La Tempérance est un sentiment rationnel qui demande une parfaite maîtrise de ses émotions. Cette vertu consiste à être maître de soi et à ne pas sombrer dans l'excès. C'est la voie du juste milieu et de l'équilibre émotionnel.

La Force est une sensation (ou un instinct) fulgurante. La force requiert une bonne santé et de l'audace (capacité de passer à l'action). On se sent fort, on se sent la force d'agir.

LES PÉCHÉS

Péchés véniels, capitaux, mortels

(Extraits du chapitre 11). Le catéchisme catholique romain laisse entendre qu'il y aurait différents degrés de péchés :

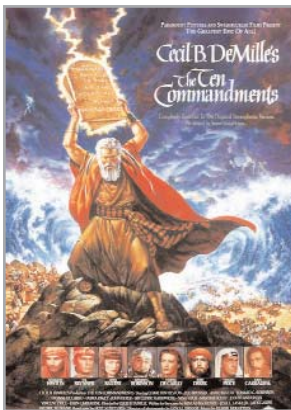
« Il convient d'apprécier les péchés selon leur gravité. »

Il existerait des péchés véniels. « On commet un péché véniel quand on n'observe pas dans une matière légère la mesure prescrite par la loi morale, ou bien quand on désobéit à la loi morale en matière grave, mais sans pleine connaissance ou sans entier consentement. »

Il existerait aussi des péchés mortels : avec la menace de « la mort éternelle de l'enfer » :

« Le péché mortel... entraîne la perte de la charité et la privation de la grâce sanctifiante, c'est-à-dire de l'état de grâce. S'il n'est pas racheté par le repentir et le pardon de Dieu, il cause l'exclusion du Royaume du Christ et la mort éternelle de l'enfer... »

Le décalogue



À partir du IV^{ème} siècle ils apparaissent sous cette forme abrégée :

Premier commandement : Je suis le Seigneur ton Dieu.

Deuxième commandement : Tu ne prononceras pas le nom de Dieu en vain..

Troisième commandement : Se souvenir de sanctifier les jours festifs.

Quatrième commandement : Honore ton père et ta mère.

Cinquième commandement : Tu ne tueras point.

Sixième commandement : Tu ne commettras pas d'adultère.

Septième commandement : Tu ne voleras pas.

Huitième commandement : Tu ne feras pas de faux témoignages.

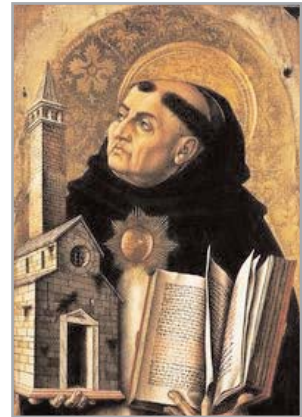
Neuvième commandement : Tu ne désireras pas la femme de ton prochain.

Dixième commandement : Tu ne convoiteras pas le bien du prochain.

Les 7 péchés capitaux

Les 7 péchés capitaux sont l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la luxure, la paresse et la gourmandise.

Cette liste des 7 péchés capitaux a été mise au point par Thomas d'Aquin dans sa « Somme théologique » (question 84, Prima secundae) au XIII^e siècle. Il y mentionne que certains d'entre eux ne sont pas en eux-mêmes à proprement parler des péchés, mais plutôt des vices, c'est-à-dire des ten-



dances à commettre certains péchés. Ainsi nous voyons cette nuance subtile entre le vice qui est une tendance, une inclination, une volonté et le péché qui est le passage à l'acte lui-même. On peut donc être très vicieux mais ne jamais pécher si l'on ne passe pas à l'acte. Ceci n'est pas valable pour l'envie et l'orgueil qui sont des pensées et non des actes.

Voici les définitions de Thomas d'Aquin. À chaque péché capital, un démon est associé pour mieux le représenter :

L'orgueil : attribution à ses propres mérites de qualités vues comme des dons de Dieu (intelligence, beauté, richesse, etc.). Son démon est Lucifer, celui-là même qui est à l'origine de la première chute.

L'avarice (ou cupidité) : désir de posséder ou conserver plus de richesses que nécessaire. Son démon est Mammon.

L'envie : refus de se réjouir du bonheur d'autrui, ou satisfaction de son malheur. Son

démon est Léviathan.

La colère : courte folie déjà pour les anciens, et qui entraîne parfois des actes regrettables. Son démon est Satan.

La luxure : plaisir sexuel recherché pour lui-même. Son démon est Asmodée.

La paresse : refus d'accomplir des tâches nécessaires. Son démon est Belphégor.

La gourmandise : ce n'est pas tant la gourmandise au sens moderne qui est blâmable que la glotonnerie, l'excès et le gâchis. Du reste, ailleurs qu'en français ce péché n'est pas désigné par un mot signifiant *gourmandise* (Gluttony - glotonnerie - en anglais, par exemple). Son démon est Belzébuth.



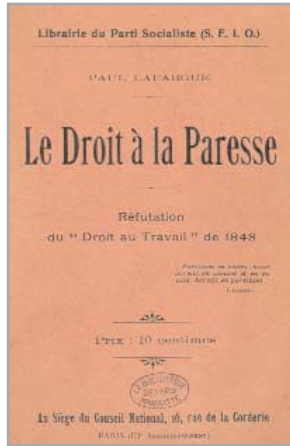
HIÉRARCHIE DES VICES ET DES VERTUS

À chaque vertu correspond un vice. Mais certains vices sont plus lourds de conséquence que d'autres.

Péchés ou vices spirituels (contre l'esprit)

L'ignorance, la paresse et l'avarice (ou égoïsme) sont des péchés contre l'esprit. Ils sont les plus graves et sont à la source des autres.

L'ignorance, c'est ne pas se préoccuper des lois régissant notre univers.



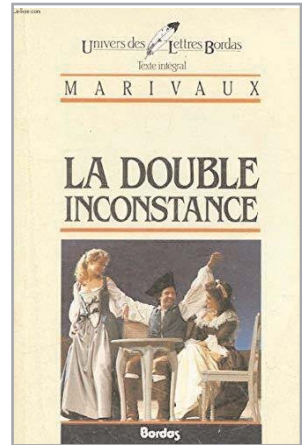
La paresse, c'est ne pas « travailler sur soi ». Cela a pour conséquence de laisser la place libre à tous les vices et aux caprices de la destinée. C'est le laisser-aller au désespoir au lieu de la joie et l'allégresse de vivre.

L'égoïsme (ou avarice) est une vision à court terme qui nie l'amour, c'est-à-dire le lien qui unit la chaîne de l'humanité dont nous faisons tous partie. Être égoïste avec l'autre, c'est être égoïste avec soi puisque nous sommes tous *dans le même bateau*. L'égoïste n'est pas conscient de faire un avec l'humanité. Il en est détaché comme un maillon isolé.

Péchés ou vices intellectuels (contre l'intellect)

La folie est une négation de la réalité. Le fou (ou plutôt l'irréaliste) nie son intelligence puisque, par manque de prudence et par refus de voir la réalité ou la vérité en face, il se met dans des situations inextricables.

L'inconstance consiste à ne jamais terminer ce que l'on a entrepris. L'inconstant erre de but en but et n'achève jamais rien. On dira de lui qu'il est erratique.



L'orgueil est pour beaucoup le péché le plus grave. Certes, sa gravité n'est pas à démontrer et ses dégâts sont terribles. C'est bien ce péché qui est à l'origine de la première et de la seconde chute. L'orgueil n'est cependant qu'une conséquence de l'ignorance que Dieu est le seul à pouvoir créer et de l'envie de l'Ange rebelle de vouloir être à l'image de Dieu. Sur le plan humain, l'orgueil est plus visi-

ble que l'envie et l'ignorance, c'est pourquoi il est qualifié de péché le plus grave. L'orgueilleux feint souvent l'humilité, il porte le masque de l'hypocrisie.

Péchés ou vices émotionnels (contre le cœur)

La colère est une incapacité à maîtriser ses émotions qui éclate de manière très visible. Elle peut laisser des blessures profondes.

La désobéissance est moins évidente à discerner mais l'habitude d'être rebelle à toute discipline a des conséquences fâcheuses à terme.

La discorde consiste à se quereller sans arrêt. Elle trouve son origine dans un caractère belliqueux. À l'extrême, elle se transforme en guerre contre la société, un groupe humain, un

pays, l'autre en général.

Péchés ou vices corporels (contre le corps)

La lâcheté naît de l'incapacité à affronter une situation alors que l'on a la capacité de le faire. En effet, si l'on est incapable d'affronter cette situation, il n'y a pas lâcheté.

La luxure est le plaisir sexuel pour le plaisir des sens uniquement sans la prise en considération de l'autre en tant qu'être humain. Elle a longtemps été source de culpabilité au sein de l'église catholique qui devait bien justifier le célibat des prêtres, institué tardivement pour des motifs d'héritage.

La dureté doit être comprise dans le sens de violence.

Élie HERNANDEZ

Note de la Rédaction. Cet article peut sembler abscons de prime abord. Mais, feuilletant le journal ce samedi 17 décembre, je me suis amusé à qualifier ceux qui font l'actualité au regard de ces « vices » si précisément détaillés par l'Abbé Rebbask. Le moins que je puisse dire, c'est que cette grille de lecture s'avère limpide.

Jugez-en :

. la colère ne s'incarne-t-elle pas à merveille chez quelqu'un comme Jean-Luc Mélenchon ?

. la désobéissance n'habite-t-elle pas furieusement chez Édouard Philippe ?

. la discorde ne règne-t-elle pas dans presque tous les partis, à commencer par Renaissance, le P.R., L.F.I. ?

. la lâcheté ne prend-elle pas, depuis que Manuel Valls a quitté la scène, les traits de François Bayrou ?

. la luxure... Impossible de faire pire que l'ancien député et secrétaire d'État Benjamin Griveaux...

. la dureté ? Est-ce que Gérard Darmanin ne l'incarne pas magnifiquement ? Quoique Griveaux...

La chronique de Papy Rock *« Que voyons-nous venir ? »*



10 décembre. Ça y est, mon papier "hiver" est parti. Je me repose maintenant sur le rédac

chef... Pour mémoire, je suis incertain avec la dixième dose de vaccin et tout le cirque de la communication de la trouille.

Mais l'actualité nous presse les fesses; il va falloir faire les images (historiques) des funérailles de la vieille aristo !

Après on sera enfin débarrassé de cette actualité.

Mais en même temps, il y a eu la Fête de l'Huma (ailleurs qu'à La Courneuve) et sa prise de position sur la gauche du travail

et celle des subventions ou indemnités.

Et, en troisième point le Covid de l'alcool.

J'étais dans la queue à la supérette et, puisque c'était bientôt la fermeture, nous avions tous de l'alcool sur le tapis de la caisse ! J'étais néanmoins un peu "petit" avec ma bouteille de blanc, les autres carbueraient tous au whisky populaire, ou à l'alcool blanc qui permet de mixer un TGV (Téquila, Gin,

Vodka) ou encore aux cans de 8,6 (la bière qui peut te défoncer la gueule du matin au soir!).

Je pense qu'on est mal barrés!

Et comme on va avoir frais cet hiver, l'alcool va rendre quelques services.

Mais, on va peut-être s'entre-tuer car la violence est sourde mais vraiment certaine.

J'aime ce lieu-écran qui m'offre le loisir de vidanger mes états d'âme; mon rédac-chef a fini par accepter ce défouloir!

L'autre jour, j'ai été foudroyé! Voici l'anecdote.

SI BREF MOMENT



Ce fut vraiment, enfin, un moment assez sidérant. Le soleil brillait un peu en ce dimanche matin automnal et doux. Le chant de l'église m'étonna, la "boutique" était quasi pleine! Il est à craindre quelque chose avec ce curé en soutane. Il me rend bougon! Je croise J., ravissante comme à son habitude, follette comme à son habitude. Puis en déambulant nous **la** croisons. Je **la** trouve éblouissante, bref passons. Nous convenons d'aller boire un verre. Je me retrouve face à **elle** et plonge deux fois dans son regard. C'était franc et lumineux.

Je tombe dans la romance, mais c'en fut une. Je n'arrive pas à me départir d'un paquet de romantisme. On ne se corrige plus à nos âges!

Les échanges furent plaisants.

J'ai aussi une certaine naïveté (encore à cet âge) que j'assume (depuis le temps): a priori, je crois ce qu'on me dit. On a parlé d'un certain babacoolisme qui, je crois, est toujours le mien.

Je me sentais en territoire possible car confortable. Le soleil était toujours là, j'eus envie de voir la sortie des futurs intégristes de ma petite ville de province. Je dois rappeler qu'une de nos élues était bien impliquée dans cette "manif pour tous" des cathos face à Christiane Taubira.

Nous arrivâmes un peu tard, et n'eûmes pas d'image. Puis je la raccompagnai, j'avais encore envie de la découvrir. Nous eûmes une relation sociale (dans la rue ensoleillée, ah cet été indien!) fort amicale avec un couple dont je connaissais l'homme. Mais... Ma problématique prostatique commença à se manifester. Quand, enfin, nous les quittâmes je lui avouai ma faiblesse: il fallait que je pisse très bientôt. Situation gênante mais cocasse... Ma



déclaration imposait soit le w.c. public soit chez elle.

Ce fut chez elle.

Comme j'aurais préféré avoir une miction plus affirmée: je fais partie de ces mâles qui ont un peu de mal avec leur impuissance en route, je n'en suis pas fier, c'est ainsi!

J'ai pris le temps de contempler le carrelage de la salle de bains que j'ai bien aimé, la vidange fut un peu longue! Puis la découverte de sa maison, la salle de bains je connaissais... Le jardin, pour lequel je pourrais peut-être lui donner un coup de main, les photos sur le mur, les fauteuils que j'aime bien. L'intérêt commun pour Arte. La série "Les simone" de Radio Canada.

Puis le moment du départ. Bisous. Je déplore avoir donné mais pas reçu. Donc elle me donne deux bises, volontairement m'a-t-il semblé. C'était toujours magique. Et j'envisage et formule la demande d'un bec. Pour moi c'est une bise sur les lèvres. Et là, patatras!, j'ai tout foutu par terre.

J'ai merdé et n'ai pas réussi à m'expliquer, quoique je reste en accord avec la fin de notre échange. Elle est restée franche et honnête, je pense que moi aussi...

Puis je suis rentré chez moi, me suis investi dans le jardinage (j'aime cette activité maintenant). Enfin, une fois rentré je note son adresse mail et lui envoie un mot qui provoque

une réponse ferme et cinglante, car déçue. Je la comprends, je suis capable parfois de bien merder surtout dans ma relation aux femmes que j'aime mais déteste parfois.

Je lui ai proposé que nous supprimions en tant que contact dans nos écrans. Ce que j'ai fait. J'ai conservé son mail pour lui envoyer cette histoire. Que deviendra l'histoire, l'avenir nous le dira.

J'aimerais néanmoins avoir encore l'occasion de lui sourire... L'ennui est que je ne suis vraiment pas physionomiste : la reconnaîtrai-je ?



L'INCOMPRÉHENSION INTERGÉNÉRATIONNELLE

Je ne sais quelle est la part d'objectivité dans cette impression : c'est, me semble-t-il, la première fois que je peux qualifier ce mois de novembre d'été indien ; les feuilles ne se sont pas toutes décidées à tomber au sol, elles veulent encore nous éblouir avec leur parure dorée.

J'ai donc bien apprécié mes balades dans l'Orne et le Lot, de plus l'humidité est revenue, ce qui donnait de la brillance aux couleurs !

J'aime mes vieux potes, qui ont quand même vingt ans



minimum de plus que moi, c'est le cas de Jaco qui a quand même 95 !

Ce cher Jaco dont j'ai aimé la fille (décédée maintenant) mais que je n'ai jamais pu aimer physiquement, elle n'y arrivait pas, ne comprenait pas son blocage... nous avions dix-sept ou dix-huit ans. Un peu plus tard, elle devint accro à l'héro et accepta tant bien que mal son homosexualité. Pour quelques doses elle fit un mariage blanc...

Ses parents ne le savaient pas, et elle ne savait pas que la maison du Lot était à son nom. Suite à son décès, Jaco découvrit qu'il avait un gendre originaire du Maghreb qui devenait, de facto, propriétaire de la maison. Jaco avait néanmoins l'usufruit de ladite maison de Combeplane jusqu'à son décès. La maison brûla ! Comme Jaco disait ouvertement qu'il y mettrait le feu, les gendarmes et l'assurance enquêtèrent mais rien ne fut prouvé, Jaco lui-même m'affirmant que ce n'était pas lui et que la maréchassée commençait à bien le gonfler avec ses questions.

Son petit-fils, à mes yeux le meilleur de la fratrie manouche... Ah oui, j'avais oublié de dire que son fils diplômé en

philosophie avait préféré la nonchalance de l'aide sociale et la fréquentation des gens du voyage avec lesquels il eut six enfants. On est en plein scénario, vérimi-

dique je vous l'affirme, de bande dessinée du glauque ! Bref ! S., qui veut se sortir de l'illégalité et des gendarmes, a créé son auto-entreprise qui vivote tant bien que mal. Il n'a malgré tout pu résister à l'attrait de ce pactole que la police d'assurance a fini par cracher (100 kilos d'euro quand même !) virés sur le compte du grand-père qui va bientôt mourir...

Il se lance dans la restauration de la maison car il veut que son grand-père meure chez lui ! Projet tout à fait louable à mes yeux.

Mais la vieille tête de caboche du grand-père oublie un peu que grâce au petit-fils il est revenu chez lui avec une salle de bain et des toilettes plus fonctionnelles, non lui, le vieux, qui a toujours été réglo (et qui d'ailleurs s'est bien fait entuber parfois), lui qui attend la révolution, mais dans le respect de la loi !, déclare être déçu par son petit-fils car il a puisé dans la cagnotte de l'assurance sans TOUT justifier avec factures à l'appui !

Je suis allé le voir pour le remercier de s'être décarcassé d'avoir permis à Jaco de rentrer chez lui ; il n'en veut même pas à son grand-père d'être râleur et

casse-pieds, non il l'aime et tolère sa vieillesse même s'il le trouve un peu chiant parfois! J'ai été ébahi par une telle abnégation affective, et malgré tout, une si intense tendresse.



UN BON CONCERT DE ROCK



Au cours d'une carrière impressionnante, Deborah Bonham s'est imposée comme l'une des meilleures chanteuses de blues-rock que le Royaume-Uni ait produites. Une série de sorties d'album acclamées par la critique, des concerts captivants et des collaborations avec Paul Rodgers, Ann Peebles, Donovan, Chris Farlowe, Dan Mc Cafferty de Nazareth, Foreigner et Robert Plant lui ont permis d'être à la pointe de la scène musicale internationale.

Elle n'est pas jeune, a besoin de boire un bon coup (de whiskey) après la petite bouteille de Cristalline et de donner un



coup de pied (au cul?), comme le pratiquait Janis Joplin pour marquer la fin du morceau. And... one more!

Je n'ai bu qu'une seule pinte car il faut conduire, mais le concert m'a procuré un énorme plaisir. Quand je pense que des fanatiques veulent nous empêcher de vivre cette intensité de plaisir et joie. Un concert réussi pur moi, c'est lorsque je me sens sourire tellement cela me fait du bien...

Ce fut le cas. Il ne m'a manqué qu'une chose... m'endormir à ses côtés.

Plus pour la baise, non : pour le repos du guerrier.

AU CHASSE-LAPIN

Ce serait un plaisir pour moi que ce titre devienne une marque.

Mes deux enfants ont décidé de restaurer la vieille maison bourgeoise de leurs grands-parents. Ils ont créé une SCI et patatras ma fille est diagnostiquée "crabée du sein".

Ils continuent le projet. Mon

fil montre sa force physique, ingénierique et organisatrice. La maison recevra ses locataires en février 2023.

C'est la guerre là-bas, les microbes ici, l'inflation partout... C'est aussi la vie ordinaire qui suit son cours et mes enfants qui réalisent leur projet. La banque a accepté de soutenir leur démarche car ils sont fonctionnaires, donc sans trop de soucis de salaire.

Le service public n'est presque plus fiable tellement on y a supprimé d'emplois.

Il reste néanmoins une assurance pour ces putes de rapaces.

MA SUPÉRETTE DE QUARTIER

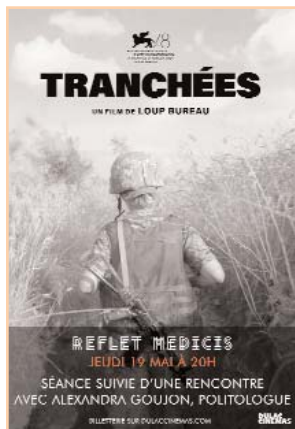


Lulu (ma caissière) a quinze ans de moins que moi. Je la drague éhontément, c'est notre jeu...

L'autre jour, elle m'affirma que j'étais connu comme le loup blanc dans le quartier et le magasin. Effectivement, je suis un des rares à venir faire mes courses à vélo et surtout j'ai eu certaines caissières dans ma classe quand j'étais maître d'école...

Je vais bientôt pouvoir me présenter sur une liste électorale, cela m'amènera trois voix et demie...

TRANCHÉES



Loup Bureau était présent lors de la projection de son film documentaire.

Face à des séparatistes déterminés, les hommes qui composent le 30^e bataillon de l'armée ukrainienne tentent de déjouer

et de contenir les assauts de ces derniers. En plein cœur d'une périlleuse ligne de front, Loup Bureau, réalisateur, suit ces soldats qui risquent leur vie à chaque instant.

Ce film documentaire (dont tous les protagonistes sont morts depuis) retrace la vie qui s'installe dans les tranchées dès 2014. Depuis, Vlad a poussé un peu plus le curseur. Je pense que le peuple ukrainien gagnera avec la force de son nationalisme. L'armée rouge est devenue trop sclérosée et empêtrée dans sa hiérarchie méritante!

L'AUTRE LOUP BLANC (ENFIN!)

C'est la rencontre inattendue de la visite d'État d'Emmanuel Macron aux États-Unis. Et aucun autre média n'aurait pu être aussi indiqué pour l'annoncer que le réseau social à l'oiseau

bleu.

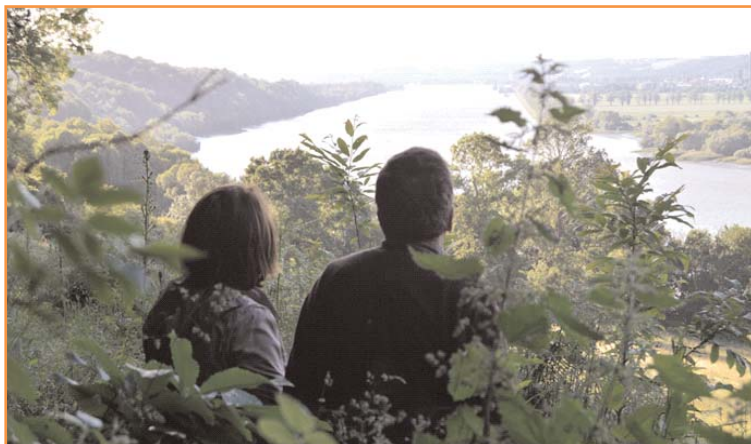
Je fais le pari que notre président se cherche un emploi pour la suite de son deuxième quinquennat! Il envisage la suite. Je ne l'aime pas mais lui reconnaît une sacrée compétence de communicant.

"Je pense que Elon Musk est un personnage qui comptera pour la suite de la civilisation, qui sera planétaire et finira d'ailleurs par quitter la planète. Quand Musk lance sa start-up Neuralink, pour développer dans le plus grand secret des implants cérébraux, il est à l'avant-garde du transhumanisme. Quand il lance des vols spatiaux SpaceX, il prépare la possibilité de vivre un jour loin de la Terre."

M. Onfray in *La revue de Michel Onfray: FRONT POPULAIRE*, hors série 3

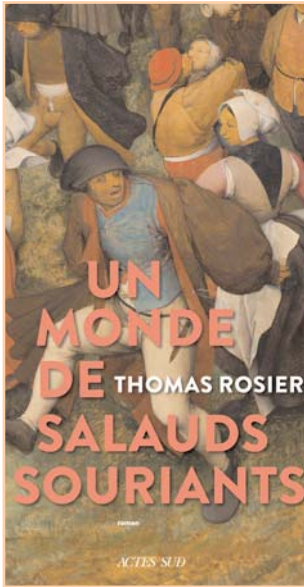
Michel DESHAYES

QUE VOYONS-NOUS VENIR?



Thomas Rosier

« Un monde de salauds souriants »



« À mon avis, c'est des chênes. Ils remplissent l'espace, ils étirent le volume en arrêtant les bords. Tout autour, c'est la fête. La grosse teuf. Du rouge éclate partout et le blanc des fringues nous éblouit presque. Les mouvements sont bien synchros mais chacun dans leur coin, et dans l'ensemble les gens sont déjà un peu pétés. Joyeusement pétés. C'est pas pour autant que ça s'arrête. »

Le premier roman de Thomas Rosier débute par une lecture toute personnelle de *La danse de la mariée en plein air*, tableau de genre de Pieter Brueghel l'Ancien, peintre flamand du XVI^{ème} siècle. Cette vision pénétrante est celle de Lucas, un homme jeune qui vit chez ses

parents depuis plus de six ans, reclus dans sa chambre.

Cet *hikikomori* - il s'en dénombrerait aujourd'hui un million au Japon - ouvre et clôture le récit d'*Un monde de salauds souriants*. Rien ne semble pourtant le prédisposer à devenir le principal protagoniste du roman...

Dans l'univers multi-connecté proposé par Thomas Rosier, se débattent plus activement deux autres solitaires totalement anti-thétiques : Michel et Mélanie. Mélanie est une jeune femme anarchisante et altruiste, salariée pauvre d'une association liée au SAMU social, après une thèse universitaire sur « *l'isolement social des Sans-Abri* ». Michel est le dirigeant sexagénaire d'une multi-entreprise commerciale conjuguant « *chirurgie esthétique et programmes de bien-être et développement personnel enviable* », à l'ambition et l'imagination délirantes : non seulement « *valoriser les individus pour les rendre compétitifs* », mais proposer à « *la masse des inadaptés... de leur faciliter la vie par un bouquet de services répondant à leur refus de compétition* ». Et pourquoi pas, en échange d'un peu de télé-travail, les faire contribuer à la valorisation médiatique de la clientèle compétitive, tout en leur permettant ainsi d'enrichir le montant de leur RSA ?

Enfin un dernier protagoniste,

assurant le développement de l'entreprise de Michel par intérêt financier, et lié familialement à Mélanie, joue un rôle de catalyseur en favorisant la mise en relation des trois premiers personnages entre eux. Un personnage parfaitement emblématique de la tyrannie de l'apparence et du retour sur investissement dominants. Irène Hilmec, directrice financière, « *tailleur crème de couturier, maquillage discret, cheveux blancs au carré* », maîtrise « *tous les codes corporels du professionnalisme. L'effet de charisme est encore plus vif que sur sa photo de profil... mais à ce comportement stéréotypé, Irène Hilmec instille une dose parfaitement proportionnée d'attitudes personnelles* ». « *Du grand art qui la rend... aisément identifiable et très séduisante* », apprécie Michel en fin connaisseur.

Le puzzle agencé, l'engrenage mis en mouvement, la tragédie-comédie peut désormais aller à son terme. Si la narration progresse par l'alternance ingénieuse des monologues intérieurs ciselés de Mélanie, Michel et Lucas, chaque chapitre porte en titre le prénom du ou des personnages qu'il met en scène. L'écrivain dissèque avec humour le décalage constant entre une civilisation urbaine policée et la violence des frustrations engendrées par les rapports sociaux internes. Il fait résonner, à travers cette fiction, trois voix très différentes, mais un peu représentatives du monde actuel et de

la réalité à élucider.

Un univers où chacun jouit d'une possibilité de convoquer pour lui seul les fêtes sociales villageoises de Brueghel et de s'informer sur l'École de peinture flamande, tout en oubliant devant son écran l'émiettement paupérisateur du travail numérique invisible mis en place par les GAFAM pour le confort de leurs clients. Une planète où l'anonymat garanti par le cryp-

tage des échanges sur les réseaux sociaux permet d'infinies manipulations, et vous interdit finalement d'être tout à fait certain de l'identité de « *l'intime inconnu* » avec qui vous correspondez. Comme l'illustrent tout à fait le cœur et la fin de l'histoire qui évolue sans prétention mais subtilement vers le polar psychologique et social...

Un monde de salauds souriants
Actes Sud, mars 2022.

Né en 1981, Thomas Rosier a étudié les sciences politiques, l'urbanisme et la charpente qu'il exerçait en indépendant lorsqu'il a écrit ce roman.

Voir L'INTERVIEW sur
<https://www.youtube.com/watch?v=8RfVuA8VDyc>

Michel LE DROGO

La nouvelle



Bâdi-al-Zamâne al-Hamadani, auteur iranien (de Hamadan, ancienne capitale de la Perse), du X^{ème} siècle, passe pour être l'inventeur de la nouvelle, ou tout du moins son précurseur, à travers le "*maqâma*". En France la nouvelle prend naissance au Moyen Age. Les nouvelles étaient d'abord de petites histoires anonymes distribuées gratuitement dans la rue, et qui se distinguaient en deux groupes : les "*exemplums*", qui étaient des récits religieux prêchant la morale et les dons à l'église, et les "*canards*", racontant des faits divers comme des vols, des tromperies, ou des meurtres. Ces derniers ont donné aujourd'hui le mot argotique désignant le journal, qui

lui-même rapporte des faits divers. Au fil du temps, la nouvelle vient s'ajouter, et en partie se substituer, à une multitude de récits brefs : fabliaux, lais, dits, devis, exemple, contes, etc. Pour que le mot "*nouvelle*" en français, *novela* en espagnol, *novella* en russe et *nouvella* en polonais s'impose dans notre aire culturelle, il faudra néanmoins Boccace, Cervantès, Marguerite de Navarre. Avec le *Décameron* et l'*Heptameron* s'organise un ensemble de nouvelles "*encadrées*", ainsi dénommées parce qu'elles sont insérées dans une fiction (la peste de Florence par exemple) qui justifie leur rassemblement. La nouvelle moderne est née avec la grande presse, et les nouvelles étaient en général écrites (au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle) pour le journal. Le journal impose une longueur, un lectorat et partant une thématique au texte. Pour finir, laissons la parole à Baudelaire :

"Elle a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, qui

peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par le trac des affaires et le soin des intérêts mondains. L'unité d'impression, la totalité d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte (c'est sans doute un défaut) vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue. L'artiste, s'il est habile, n'accommodera pas ses pensées aux incidents, mais, ayant conçu délibérément, à loisir, un effet à produire, inventera les incidents, combinera les événements les plus propres à amener l'effet voulu. Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée dès le début. Dans la composition tout entière il ne doit pas se glisser un seul mot qui ne soit une intention, qui ne tende, directement ou indirectement, à parfaire le dessein prémédité."



Quelques miscellanées précieuses



Antoine Baudeau de Somaize

Avoir de la réputation: fendre la presse et faire nombre dans le monde.

Seyez-vous, s'il vous plaît: contentez, s'il vous plaît, l'envie que ce siège a de vous embrasser.

Vous me témoignez une grande affection: Vous m'encendrez et m'encapucinez le cœur.

Être belle: Être dans son bel aimable.



Femme dans son bel aimable
Le Caravage

La boutique d'un libraire: le cimetière des vivants et des morts.



La boutique du libraire
Le Caravage

Nous ne saurions répondre à la douceur de votre compliment: nous ne saurions donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

Le ciel: le muable.

La jalousie: la mère des soupçons, ou la perturbatrice du repos des amants.

La joie: l'indiscrette.

Les femmes: les sujets de la belle conversation ou l'agrément des sociétés, la politesse du langage et les divinités visibles.

Avoir beaucoup d'esprit: avoir dix mille livres de rente en fonds d'esprit qu'aucun créancier ne peut saisir ni arrêter.

N'avoir point d'esprit: avoir l'âme bien demeurée.

Se marier: donner dans l'amour permis.

Avoir de la réputation: fendre la presse et faire nombre dans le monde.

Le cul: le rusé inférieur.

Le lit: le vieil rêveur ou l'empire de Morphée.

La lune: le flambeau du silence ou de la nuit.

Les larmes: les perles d'Iris ou les filles de la douleur et de la joie.

Les lèvres: les occupations des beaux esprits ou les maîtres muets.

Le papier: l'interprète muet des cœurs ou l'effronté qui ne rougit point.

L'ongle: le plaisir innocent de la chair.

Langue: l'interprète de l'âme ou la friponne.

Les joues: les trônes de la pudeur.

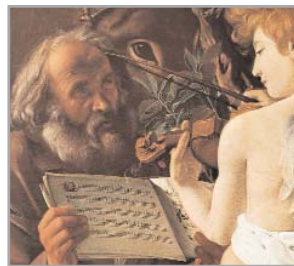
Le songe: le père des métamorphoses, ou l'enchanteur sans charme, ou le second Protée, ou l'interprète des Dieux.

Le secret: le sceau de l'amitié.

Le poète: le nourrisson des muses.

Vieillir: la neige du visage commence à se fondre.

P.S. Je vous renvoie au *Grand dictionnaire des précieuses ou la clef de la langue des ruelles* -1660 - d'Antoine Baudeau, sieur de Somaize.



Le Petit Libraire